

Dickens

Contes de Noël

Préface de Dominique Barbéris



folio
classique

Pierre Leyris,
CONTES DE NOËL

Les contes qui terminent ce volume s'échelonnent de 1843 à 1848. Ils appartiennent donc à un Dickens encore jeune, mais qui, depuis *Nickleby*, a donné à ses impatients lecteurs *Le Magasin d'antiquités* et *Barnaby Rudge*. Pour achever de les relier à la chronologie des romans, précisons que le premier, *Un chant de Noël*, fut écrit entre deux livraisons de *Martin Chuzzlewit*, le quatrième, *La Bataille de la vie*, en marge de *Dombey et Fils*, et le dernier, *L'Homme hanté*, comme Dickens commençait à caresser le projet de *David Copperfield*.

Nous retrouvons en eux les contes que nous lisions dans notre enfance, habillés de rouge par Hachette, sous le titre de *Contes de Noël* ; mais ils ont été réunis outre-Manche sous le titre de *Livres de Noël*, pour éviter toute confusion avec les contes plus tardifs, beaucoup moins connus chez nous, groupés quant à eux sous le titre d'*Histoires de Noël* (et qui interviendront ultérieurement dans notre édition¹).

* Extrait de l'Introduction de Pierre Leyris à son édition de Dickens, *La Vie et les Aventures de Nicolas Nickleby. Livres de Noël*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1966.

1. *La Maison d'Âpre-Vent. Récits pour Noël et autres*, édition sous la direction de Sylvère Monod, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1979. [Note de l'éditeur.]

Car il ne se
du long de sa
Sans doute
qu'il eut tou
public popu
n'était mû
rien de froi
Noël avait
son plus je
« J'ai mis
pour la m
me firent
quand tu
livre qui
plus sign
mort, à c
gieux : «
d'exprim
de Notre
parce qu
pour m
pour l'a
avant c
purent
toits. »
l'avant
Dicker
Christ.
temps
phras
gile.
Il n
théolo
pas s
l'Égli

Car il ne se passa guère de Noël que Dickens, tout du long de sa carrière, ne voulût marquer d'un conte. Sans doute peut-on reconnaître là le désir jaloux qu'il eut toujours d'être à l'unisson de son immense public populaire, mais on aurait tort de croire qu'il n'était mû que par un froid calcul. Il n'y eut jamais rien de froid chez Dickens. Et il est hors de doute que Noël avait pour lui une résonance profonde. Lorsque son plus jeune fils émigra en Australie, il lui écrivit : « J'ai mis un Nouveau Testament parmi tes livres pour la même raison et avec la même espérance qui me firent en écrire un récit familial pour vous tous quand tu étais tout petit. Parce que c'est le meilleur livre qui fut ou sera jamais connu des hommes. » Et plus significativement encore, la veille même de sa mort, à quelqu'un qui l'avait accusé d'irrespect religieux : « Je me suis toujours efforcé dans mes écrits d'exprimer de la vénération pour la vie et les leçons de Notre Sauveur, parce que tel est mon sentiment et parce que j'ai moi-même récrit le récit de cette vie pour mes enfants — qui déjà le connaissaient tous pour l'avoir souvent entendu raconter — longtemps avant qu'ils pussent lire, et presque aussitôt qu'ils purent parler. Mais je n'ai jamais crié cela sur les toits. » Je tire ces professions de foi si nettes de l'avant-propos au petit livre, alors privé, auquel Dickens fait allusion, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Il m'a semblé opportun de le relire en même temps que les *Contes*, et j'y ai retrouvé une paraphrase très attentive et très respectueuse de l'Évangile.

Il ne faut pas demander à Dickens beaucoup de théologie. Ni beaucoup de sens ecclésial. Je ne suis pas sûr qu'il se souciait des trente-sept articles de l'Église d'Angleterre. Nous savons qu'il détestait

cordialement les Puritains d'une part et les Papistes de l'autre. Quant au contenu de sa foi intime, tout ce que l'on en peut dire, c'est qu'il paraît s'être rapproché, au moins pour un temps, du credo (oserai-je dire : quasi déiste ?) des Unitariens. La meilleure formule dans laquelle on puisse embrasser son œuvre sans négliger ses références ou ses prolongements religieux ni les circonscrire trop étroitement, c'est celle dont usa l'évêque qui prit la parole à son enterrement. Il l'a appelée, cette œuvre, « un Évangile de la sympathie ». Voilà qui certes débouche de plain-pied dans la liesse communautaire de Noël.

Il paraît bien inutile de tirer la morale de contes qui constituent d'aussi patentes leçons de charité. Non sans rester des contes. Ils sont d'un bonheur inégal ? C'est vrai ; car s'ils portent tous la trace de son génie et s'ils offrent tous des passages délectables, c'est armé du temps et de l'espace du roman que Dickens déploie à coup sûr ses prestiges. Cependant, deux fois au moins dans sa vie, il a écrit un chef-d'œuvre du conte. Ici, d'emblée, avec *Un chant de Noël* ; beaucoup plus tard, avec l'histoire centrale de *L'Embranchement de Mugby*. Encore cette dernière pourrait-elle être qualifiée de nouvelle ; au lieu qu'*Un chant de Noël* respecte de façon si exemplaire les lois du genre et en retrouve de telle sorte les vertus qu'il resplendit dans l'*Ursa Major* des contes de l'Occident. Conte imprégné des brouillards industriels et victoriens de Londres, mais universel schématique, mais grouillant d'humanité ; simpliste, mais magique. Et je ne vois pas qu'on y puisse échapper.